

Tribune Libre

Savoir cultiver la fibre cynophile

Par Hélène Bonnans

On a pour habitude de dire que le chien est le meilleur ami de l'homme. A défaut de percer les mystères de la pensée canine pour s'assurer de la réciprocité sentimentale qu'espèrent nos esprits humains, l'existence d'un lien fort entre les deux espèces est indéniable, au point que celle à qui « *il ne manque que la parole* » joue un vrai rôle social dans notre civilisation.

Dans le contexte cynégétique qui est le nôtre, cette relation privilégiée prend une toute autre dimension. Sans rien retirer aux qualités de bonne compagnie et de convivialité intrinsèques qui caractérisent la majorité de nos meilleurs amis, leur rôle revêt ici une vocation utilitaire dans son sens le plus noble. Il n'aura échappé à personne que la nature dote encore tout chien normalement constitué de sens innés largement supérieurs aux nôtres, ne serait-ce que ses extraordinaires capacités olfactives : il suffit d'observer le remarquable travail de quête puis de pistage délivré spontanément par un chien citadin sur la trace d'une fiancée bien disposée pour se convaincre de son indiscutable supériorité en la matière, et imaginer les débouchés de ces talents une fois maîtrisés et formatés au service de desseins humains.

Nous comptons bien sûr dans nos rangs cynégétiques des maîtres de l'art en matière cynophile, héritiers d'une noble tradition où chasse ne peut aller sans chiens, telle que décrite dès le XIV^e siècle par Gaston Fébus dans son fameux Livre de la Chasse : un millefeuille de compétences et de savoir faire remarquable de précision, où la connaissance des animaux chassés, celle des chiens qui leur sont dédiés et



Photo Jean-Christophe Ogé

Pistage...

pour qui ils sont sélectionnées, ainsi que la formation des hommes qui les servent, sont placés sur un pied d'égalité.

La vénerie d'aujourd'hui porte et défend fièrement cette tradition indissociable du travail des chiens

puisque c'est sur eux et sur l'harmonie entre la meute et celui qui la mène que repose le succès de la prise.

La chasse à tir du grand gibier, bien qu'ayant largement gagné en efficacité de par l'utilisation des armes





Les Zooms du Flanache

Blessé...

à feu, a su également s'adjoindre les services de ces précieux auxiliaires dans certains territoires. A ce titre, le témoignage de Guy Maunier dans le dernier Grande Faune, rafraîchissant d'enthousiasme cynophile, vient confirmer la vivacité d'une tradition de chasse à tir « du cochon » au chien courant dans le Sud, assurant la pérennité du lien cynophile par une pratique où le chasseur comprend l'homme de chien quand ils ne font pas qu'un. Mais comme le dit lui-même l'auteur, le Sud n'est pas la France...

Pouvoir chasser sans chien

Sur une majorité de territoires, l'organisation de la chasse a considérablement modifié le profil type du chasseur, mettant sérieusement à mal le vieil adage qui assurait

qu'un chasseur sachant chasser sans son chien devait être un bon chasseur... Aujourd'hui, nul besoin d'être homme de chien pour être « bon » : la fréquentation assidue des sangliers courants et autres « cynétirs » s'en charge.

Lors du rassemblement matinal précédant les battues, le rang des postés devise plus volontiers des performances de leur dernière carabine que des qualités des chiens qui, bien avant les organes de visée judicieusement réglés, prendront une part active à la réussite de la journée. A l'origine de ce relatif détachement, on admettra qu'il est certes difficile d'être au four et au moulin, au poste et dans la traque. Mais la mal nommée « activité d'après chasse » qu'est la recherche du grand gibier blessé suit hélas la même tendance. Si nous adhérons tous tacitement au Credo de son absolue nécessité

pour éviter le bannissement de la communauté des « bons chasseurs », les pratiquants se font rares ; le terme « pratiquant » s'entend ici dans son sens le plus réduit, non pas celui de « *Grand Conducteur* » reconnu, mais simplement de « participant », dans le sillage d'un équipage confirmé afin d'acquérir une expérience de terrain en la matière et accessoirement, de savoir de quoi il est vraiment question.

Car le chasseur de grand gibier « moderne » a tant d'autres chiens à fouetter dans son agenda surchargé que les recherches se déroulent de plus en plus souvent sans lui. Accompagner un conducteur et son chien ne serait-ce qu'à l'anschluss devient une corvée s'il faut revenir le lendemain, une punition si la séquence des battues est amputée. L'acte cynégétique érigé comme la pierre angulaire

d'une fameuse éthique derrière laquelle nous sommes tous retransmis, se voit finalement « sous-traitée » avec notre bonne conscience, reléguée à des tâches de garde, non pas subalternes, mais purement utilitaires, dépassionnées, officiant à l'instar de la voiture balai du Tour de France pour ramasser les éclopés et faire place nette après les festivités.

Savoir prendre le temps

D'où vient donc ce manque d'assiduité dont fait preuve le chasseur pour qui l'ultime effort pour la recherche semble accompli après avoir prévenu un conducteur ?

Comment peut-il perdre de vue ce lien différent, si étroit, si fort, avec l'environnement sauvage qu'il prétend aimer et que seule la présence du chien autorise ? Comment la fibre cynophile du chasseur à tir est-elle devenue si ténue ?

Avouez qu'il est cynégétiquement curieux de se plaire pendant des heures frigorifié au poste par -10 °C dans l'expectative d'un hypothétique Keiler qui ne viendra pas, pour renoncer à suivre en spectateur privilégié et presque indiscret l'intimité du travail d'un chien de sang digne de ce nom, petit, moyen ou grand, à poil ras, durs ou longs ; de passer des soirées entières d'affût à écouter le chant des merles, pour se priver de l'émotion de l'animal relevé, du suivi de la poursuite, des abois, et du ferme. Le comportement du chien, sa volonté de « prendre » en travaillant les défauts, l'harmonie avec son conducteur et ceux qui l'accompagnent, reconnaissant le pied du blessé et devinant par son trajet, ses boucles et ses ruses que la conclusion est proche...

Certes, toutes les recherches ne sont pas homériques, certaines sont même calamiteuses, mais quelques « ratés », au même titre que les journées de chasse sous une pluie battante sans gibier, ne sauraient éteindre la motivation

du chasseur passionné. S'ils correspondent à une nécessité, l'éthique et le devoir brandis comme un épouvantail ne sont plus là que pour convaincre les rares âmes rebelles d'une solidarité de principe. Ces fortes valeurs morales lourdes à porter ne doivent pas seules peser sur une activité que l'on sait difficile à faire progresser, au point d'en limiter la pratique et de la faire définitivement rimer avec le mot « corvée ». Car au-delà, c'est une vraie chasse qui commence, en solitaire ou presque avec le chien comme allié, derrière un animal qui jouera toutes ses cartes

pour se dérober et échapper. Une vraie belle chasse, pétillante, chargée d'adrénaline, de coups de théâtre, de contre pieds, de découragement, de frayeurs, d'admiration, réservée à ceux qui savent prendre le temps et apprécier, pour recevoir une des plus belles leçons que notre meilleur ami peut nous donner : celle de l'instinct du prédateur, qu'il partage avec nous comme l'apanage de tout vrai chasseur. Lorsqu'il en est privé, l'homme n'est rien d'autre qu'un tireur.

H.B.



Photo Jean-Christophe Ogé

